

Giselle Biasotto-Motte

## Pourquoi s'intéresse-t-on au corps dans la psychanalyse ?

Comme base de réflexion pour écrire ce texte, j'ai travaillé plus précisément une conférence de Colette Soler faite en 1983 ayant pour titre « Le corps dans l'enseignement de Jacques Lacan » et son cours fait en 2001-2002 au Collège Clinique de Paris intitulé *L'en-corps du sujet*.

Nous pourrions penser *a priori*, qu'en psychanalyse nous nous intéressons préférentiellement à l'inconscient, à la parole, aux rêves mais peu au corps. Et pourtant, dès l'invention de la psychanalyse par Freud et son travail sur les symptômes hystériques nous constatons que la question du corps est centrale dans la pratique analytique.

L'inconscient a des effets sur le corps. Au niveau de la conversion hystérique, nous avons la perturbation d'une fonction du corps (la digestion, l'audition, la vision, la motricité) sans altération de l'organe physique. On peut dire que l'organe parle : Freud parlait de « langage d'organe ». C. Soler dit dans son cours du collège clinique : « Le sujet emprunte au corps un lexique mais ce lexique et ses propos sont sans prise sur le corps réel »<sup>1</sup>.

A la différence du symptôme psychosomatique où la fonction est atteinte et le corps malade — qu'il s'agisse des ulcères, de l'asthme ou des maladies de peau — dans la conversion le symptôme est un retour du refoulé. Retour de la vérité de la pulsion par des représentants de la pulsion et/ou les signifiants. Si on prend le symptôme comme un symptôme-message, il y a une vérité « emprisonnée dans la chair » (C. Soler) mais qui peut être délivrée dans la cure analytique lorsque cette vérité s'articule en paroles. L'effet thérapeutique vient alors de la délivrance et de la reconnaissance de cette vérité.

1 · Soler C., *L'en-corps du sujet*, cours 2001-2002 au Collège Clinique de Paris, p. 130.

La place du corps dans la psychanalyse vient du lien qui existe entre le corps et le signifiant. Pour développer cette idée je serai amenée à parler de la jouissance.

Lacan a toujours distingué d'une part l'organisme, le vivant, et d'autre part ce que la langue distingue comme corps.

Avec le stade du miroir il décrivait l'organisme comme un ensemble morcelé que l'image allait venir unifier dans une « assumption jubilatoire »<sup>2</sup>, pour donner un corps.

Mais plus tard, il développera une autre conception selon laquelle le vivant, l'organisme est une unicité en soi et va être morcelé par le signifiant qui vient nommer les différentes parties du corps avec un effet d'attribution. Si on observe les très jeunes enfants, on s'apercevra que face au miroir, l'adulte présent lui attribue les différentes parties de son corps : « C'est toi, ce sont les pieds de bébé, les mains de bébé... ». Cette attribution est nécessaire pour que le corps soit admis dans le symbolique et devienne un signifiant. Pour que l'on puisse parler de corps, il faut qu'il y ait une articulation entre le vivant et le signifiant. Lacan parlait même dans « Radiophonie » d'incorporation du langage dans le corps. Mais le signifiant ce n'est pas du vivant. La preuve en est que, devenu cadavre, le corps continue d'exister dans le discours. De même, le sujet est là dans la parole avant d'avoir un corps, et même avant de naître. En même temps, le symbolique est un corps en tant que c'est un système de relations internes. Il a sa matérialité. La grammaire, c'est ce qui manifeste qu'il y a un corps du symbolique.

A travers les besoins et la demande du petit enfant, le désir et la pulsion entrent en jeu dans le rapport à l'Autre. Lorsque l'enfant demande un objet de besoin (de la nourriture, de la chaleur), il demande, au-delà de cet objet, une présence, une preuve d'amour. Les besoins deviennent symboles d'amour. C'est le désir qui est ici au-delà de la demande. Les besoins vitaux sont alors transformés en pulsion. La pulsion suppose la perte car elle nécessite d'aller chercher ce qui manque. La pulsion introduit morcellement et coupure dans la jouissance. Les pulsions partielles amènent le morcellement. La surface du corps est découpée en zones érogènes avec une prédominance, pour tel ou tel sujet, de telles ou telles zones érogènes à partir des expériences précoces faites par l'enfant dans sa rencontre avec l'Autre. Il y a également une coupure entre les objets pulsionnels et la fonction organique correspondante.

2 · Lacan J., « Le stade du miroir », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 93.

Nous voyons que l'introduction du signifiant dans l'organisme a des effets sur la jouissance ; à travers les demandes de l'enfant et celles qui lui sont adressées ainsi que l'attribution des parties du corps faite par l'adulte. Cela amène une perte d'une part de jouissance vivante.

La jouissance, il faut l'entendre comme ce qui est au-delà du principe de plaisir. Le terme de jouissance est à opposer au terme de plaisir. La jouissance surgit là où le plaisir s'arrête et sous la forme de la douleur. Chez Freud, le plaisir c'est le maintien dans un état où il n'y a pas trop d'excitation. Cela induit un équilibre, une homéostasie. L'éthique analytique n'est pas une éthique du plaisir, c'est-à-dire qu'elle ne cherche pas le bien-être du sujet, au sens de « vouloir son bien ».

Le nouage entre l'inconscient (l'inconscient-langage) et le vivant se fait sur le corps, surgit sur le corps par le biais de la zone érogène. Le signifiant affecte le corps et affecte sa jouissance par l'introduction de cette idée de perte. La jouissance est extraite du corps. Lacan parlera du corps comme d'un désert de jouissance<sup>3</sup>. Par la libido, qui est le reste de jouissance dans le corps après l'introduction du langage, l'individu, à travers l'activité pulsionnelle, va aller chercher hors-corps la jouissance.

Colette Soler dit dans sa conférence de 1983 : « Du corps et de sa jouissance la seule chose qui s'approche par la psychanalyse en tant qu'on y parle, c'est cet objet que nous pouvons dire réel parce qu'il est impossible à appréhender par le signifiant. C'est-à-dire le signifiant tourne autour. ». Il s'agit de ce que Lacan a appelé l'objet *a*, objet cause de désir.

Le corps symptomatique réintroduit de la jouissance dans le corps. Dans le symptôme hystérique notamment, les signifiants de la vérité prennent corps. « Le symptôme est une vérité qui se jouit, peut-être faute de se dire. <sup>4</sup> ». En début d'analyse, le sujet se plaint à l'analyste de son symptôme comme signifiant d'une jouissance incommode.

Le corps symptomatique est propre à chacun, singulier, venant de l'inconscient du sujet donc il se distingue de la norme standard policée.

Le corps a donc une place centrale dans la psychanalyse et un lien très important avec la constitution du sujet. ■

3 · Lacan J., « De la psychanalyse dans ses rapports à la réalité » in *Autres Ecrits*, Ed. du Seuil, Paris, 2001, p. 351.

4 · Soler C., « L'en-corps du sujet », cours 2001-2002 au Collège Clinique de Paris, p.128.